

# The Young Gods, musique polythéiste

**CONCERT** Le trio est l'invité du festival Antigél ce jeudi soir. L'occasion de revenir, avec Franz Treichler et Cesare Pizzi, sur trois décennies de plasticité musicale et d'aventures sonores

PHILIPPE SIMON

Les paradoxes, quand on y réfléchit un peu, ont une fâcheuse tendance à n'être qu'apparences, alors qu'on les souhaiterait éternellement enfermés dans l'étrangeté de leurs contradictions internes. Mais il suffit d'y penser un peu plus longtemps pour que la bizarrerie s'éclaire: un énoncé paradoxal n'est pas illogique, il est simplement contraire aux idées reçues. Essayons par exemple avec le paradoxe d'Olbers, qu'on peut résumer ainsi: «Comment la nuit peut-elle être noire, alors que le ciel contient une infinité d'étoiles?» Mmmh, c'est pas faux, ça... Réponse de la cosmologie moderne: «La voûte nocturne est sombre parce que la lumière de la majorité des étoiles n'a pas eu le temps de parvenir jusqu'à nos yeux.»

## D'un cosmos à l'autre

Redescendons du cosmos éternel à l'étage des dieux – celui des Young Gods, plus précisément. On trouvera là aussi un apparent paradoxe: depuis sa fondation en 1985, la bande à Franz Treichler n'a cessé de produire une musique à la fois inclassable, et immédiatement reconnaissable malgré sa variabilité. De fait, les morceaux des premiers albums – de *The Young Gods* (1987) à *The Young Gods Play Kurt Weill* (1991) – naviguaient entre noirceur industrielle, expressionnisme de cabaret et rage quasi punk; *TV Sky* (1992) s'adonnait à un rock motorisé; *Only Heaven* (1995) levait le pied vers des stases presque *ambient*; la suite de la discographie – jusqu'à *Everybody Knows* (2010) – remodelera constamment ces atavismes multiples. Et tout cela sonne pourtant invariablement «comme du Young Gods». C'est bien entendu tributaire de la voix de Franz Treichler, mais c'est aussi dû à la structure en boucles qui caractérise leurs compositions, ce tournage qui plaisait tant à David Bowie – à témoin cet *aveu* de 1995: «Les Young Gods ont eu l'idée extraordinaire de prendre un riff de guitare, de l'échantillonner, de le mettre en boucles, et de le présenter comme un motif suffisamment cohérent pour structurer tout un morceau de musique.»

La musique des Young Gods n'est donc pas à proprement parler pro-



The Young Gods: Bernard Trontin (à g.), Franz Treichler (à dr.) et Cesare Pizzi (au premier plan). (DAVID WAGNIÈRES)

téiforme. On pourra la voir davantage comme un carrefour à branches multiples par lequel passent des genres divers. C'est peut-être cela qui explique la si grande plasticité de ce groupe – qui se jauge en premier lieu aux affiches qu'il partage: on a par le passé pu voir les Young Gods le même soir que Fred Frith ou Henry Rollins, ou sur la même scène que

Psychic TV ou Neurosis; et on les retrouvera ce jeudi, dans le cadre du festival Antigél, dans une soirée clairement estampillée *metal* (avec, entre autres, la légende genevoise Nostromo); en avril, ce sera à Bologne, en compagnie des rockers épiques de New Model Army; en mai, ce sera en Allemagne, cette fois-ci avec les gothiques de Fields of the Nephilim.

Les connexions d'affiche sont cependant loin de tout dire. Car ce qui illustre peut-être le mieux la multivalence des Young Gods, c'est leur capacité à entrer dans un dialogue créatif avec des (plus ou moins) semblables. Ces collaborations égrenent une carrière: elles ont pu se faire avec le Lausanne Sinfonietta, avec le hip-hop cuirassé de Dälek, avec l'anthropo-

logue Jeremy Narby, avec les Brésiliens de Nação Zumbi (qui eux-mêmes mêlent déjà les musiques du Pernambouc au rock, au funk et au rap), avec le trio d'improvisation Koch/Schütz/Studer, avec Erika Stucky, avec le quatuor à cordes Barbouze de chez Fior ou encore, pour celles qui ont été menées par Treichler seul, avec le chorégraphe Gilles Jobin ou avec le trompettiste Erik Truffaz. Et non seulement ces échanges sont réussis, mais ils permettent en plus de saisir la fluence qui caractérise la musique des Young Gods: elle accueille les expressions et les modes les plus divers, et invite l'autre à reconnaître des contours communs plutôt qu'elle ne le force à s'adapter.

## Libre circulation

Agrappés à une série d'espressos dans un café genevois non loin de la place Cornavin, on discute de ce paradoxe d'une identité à la fois forte et labile avec Franz Treichler et Cesare Pizzi – qui a repris le clavier après le départ d'Al Comet. Le groupe prépare, pour cet automne, un nouvel album – «Des morceaux plus atmosphériques, plus longs et plus lents que d'habitude», promet Treichler, qui indique aussi que ce disque est une évolution des jams qu'ils ont faites sous le nom de The TPT Experience durant le Cully Jazz de 2015. Une branche de plus au carrefour, dont Treichler explique la possibilité de l'existence de la manière suivante: «C'est une tendance du XXe siècle de compartimenter la musique. On n'y échappe pas, parce que ça aide à la compréhension; mais à la base, la musique reste une forme d'art unique, un langage unique.» Et un langage au sens le plus strict du terme, à en croire les souvenirs que Pizzi a ramenés du Brésil lors de la collaboration avec Nação Zumbi: «Ici, on peut parler de la musique, l'intellectualiser entre artistes. Là-bas, c'était simplement «jouer», et on ne communiquait pas autrement.»

Les Young Gods n'abattent pas de frontières, ils aident à se rendre compte qu'elles n'existent pas – c'est même, quelque part, le mythe originel du groupe. Treichler: «Je viens du rock, mais j'ai une formation classique, et j'ai toujours été frustré du fait que mes collègues du Conservatoire ne comprenaient même pas le blues, et que les potes

avec qui j'écoutais du punk ne pouvaient pas imaginer que Stravinsky lui aussi renversait les habitudes.» C'est aiguillonnée, de manière plus ou moins consciente, par cette frustration que la musique des Young Gods est née telle qu'elle est: «On a tout de suite proposé, d'un titre à l'autre, des univers différents: ça pouvait donner du rock, du cabaret, de l'indus, du classique, explique Treichler. Il fallait puiser à cette source qu'est LA musique, et faire quelque chose de neuf en montrant qu'on pouvait, par exemple, faire du rock avec des violons ou de l'accordéon.» Révéler ces passages entre les genres, les recontextualiser, c'est faire une œuvre typiquement postmoderne.

**«Il fallait créer quelque chose de neuf en montrant qu'on pouvait, par exemple, faire du rock avec des violons ou de l'accordéon»**

FRANZ TREICHLER

C'est aussi tabler sur un effet de surprise, redoublé par le choix technologique fait dès le départ par les Young Gods: l'usage du sampler. Treichler, encore: «Un guitariste sur scène, tu sais à peu près quel son il va faire; un type au sampler, non – tu entends, mais tu ne vois rien. Et c'est bien par cet effet de surprise que l'état de réceptivité du public peut être augmenté.»

En dissociant le geste du musicien du son qu'il produit, en juxtaposant les héritages et en accueillant ceux des autres, les Young Gods jouent depuis plus de trois décennies à créer des hybrides. Pour – et c'est peut-être là le vrai paradoxe – nous faire comprendre que rien, au final, ne sépare les parties dont on les croit constitués. ■

The Young Gods. Dans le cadre d'Antigél. Précédé de: Nostromo, et Prométhée. Jeudi 15 février, à 19h. Salle du Lignon, Vernier.

## Renaud Capuçon et ses Soloists

**MUSIQUE** Le célèbre violoniste français a annoncé la formation de Lausanne Soloists, ensemble de cordes composé des meilleurs étudiants de la HEMU

«Je me sens de plus en plus Suisse!» On pourrait même aller jusqu'à dire que le violoniste virtuose, originaire de Savoie, se sent désormais bien Lausannois. Professeur au sein de la Haute Ecole de musique de Lausanne depuis quatre ans, Renaud Capuçon réaffirme aujourd'hui son attachement à l'institution et à la ville en y lançant un nouveau projet musical: l'ensemble à cordes Lausanne Soloists.

### Première tournée en février 2019

La formation, constituée et dirigée par Renaud Capuçon lui-même, sera composée d'élèves, principalement en master de soliste, et d'album de la HEMU. Au total, une quinzaine de jeunes violonistes, altistes, violoncellistes et contrebassistes, sélectionnés pour la qualité de leur son, qui se produiront en Suisse et à l'étranger. La première tournée, prévue pour février 2019, sera consacrée à Bach et Tchaïkovski.

Au cœur du projet, il y a d'abord le souhait

de promouvoir les jeunes talents du cru HEMU. «Notre école ne doit pas être un Conservatoire à la mode du XVIIIe siècle, rempli sur lui-même, souligne son directeur, Hervé Klopfenstein. Nous avons pour mission d'offrir une visibilité à nos étudiants et de soutenir ceux qui ont terminé leur cursus, à l'image du Concours Kattenburg. Il est clair que jouer avec Renaud Capuçon, ça fait bien sur le CV!» culture

Financé par des fonds privés, le Lausanne Soloists, au nom anglophone évocateur, permettra également de porter les couleurs de la ville à l'étranger. «Plutôt que d'investir l'espace culturel lausannois, déjà bien encombré, l'ensemble est destiné à s'exporter hors de nos frontières», explique Hervé Klopfenstein.

Au-delà du facteur promotionnel, l'ensemble répond avant tout à un désir de transmission pour Renaud Capuçon. «J'ai envie de prendre ces jeunes sous mon aile, les conseiller et surtout leur donner confiance, détaille le violoniste. Le travail qu'on fait en salle, on le poursuit sur scène et c'est la plus belle école de la vie: on apprend à écouter l'autre et à créer sa propre sonorité. Et le public, lui aussi, aime s'attacher à un ensemble de jeunes qui évoluent.» ■ VIRGINIE NUSSBAUM

## CLASSIQUE DANIIL TRIFONOV, VIRTUOSITÉ D'UN POÈTE

Le vrai virtuose est celui qui est poète. Dès les premières notes de son récital lundi soir au Victoria Hall de Genève, le pianiste russe Daniil Trifonov a joué la carte de l'inspection. Ce toucher liquide, aux scintillements veloutés, élastique, sied au premier

### CRITIQUE

morceau d'un programme construit autour d'un *Hommage à Chopin*, avec une première partie nettement plus longue que la seconde. Auteur de pièces courtes, souvent lapidaires, le compositeur catalan Frédéric Mompou a tissé une série de *Variations sur un thème de Chopin*. Il y a là un goût de l'épure, des harmonies suspendues, des tensions à petite échelle. Cette œuvre ménage peu de contrastes et pourtant, Trifonov – très attentif aux sonorités du piano – parvient à faire vibrer le matériau musical. On savoure sa souplesse féline et son

toucher tendre, presque immatériel, dans «Chopin» du *Carnaval opus 9* de Schumann. *L'Etude (Hommage à Chopin)* de Grieg anime le mouvement, avant un splendide *Nocturne* de Samuel Barber aux harmonies audacieuses. *Un poco di Chopin* de Tchaïkovski est une mazurka charmante, quoique sans plus.

Le pianiste russe aborde ensuite les *Variations sur un thème de Chopin* de Rachmaninov. Un cycle méconnu, dense, assez long lui aussi, mais riche en contrastes. Trifonov en domine la complexe architecture. Son piano est un arc-en-ciel de couleurs. Il y a ces variations fantomatiques au cœur du cycle nimbées d'une tristesse inconsolable. Puis les doigts du virtuose courent sur le clavier à la vitesse de l'éclair. Le retour du thème principal à la fin induit un climat tragique et solennel.

La sonate *Funèbre* de Chopin – jouée en seconde partie – impressionne

par l'engagement physique et émotionnel. Le premier mouvement est fougueux à souhait, quoiqu'un peu précipité par endroits. Le «Scherzo» est démoniaque, ponctué d'une section médiane au «cantabile» admirable. Malgré un tempo très lent dans la «Marche funèbre», le jeune pianiste parvient à maintenir la tension. La profondeur des accords, la longueur des résonances, à une cadence lancinante, créent un effet d'hypnotisation. Il n'y a même plus d'espoir dans la section centrale, aux pâleurs exsangues, comme si la lumière ne pouvait transpercer les ténèbres. Le piano sonne par ailleurs très fort par moments mais jamais dur. Le «Presto» final subjugue par la virtuosité féline.

A 26 ans, Daniil Trifonov prouve qu'il est l'un des grands pianistes de sa génération. Si ses partis pris peuvent étonner parfois (jusque dans la composition du programme), c'est une voix de poète qui parle. ■ JULIAN SYKES